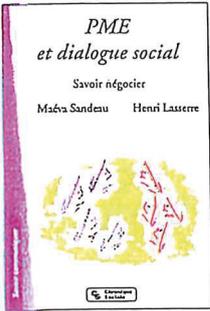


l'époque de la loi Aubry 1, pour créer une association - Réseau Assistance Négociation - qui a débouché sur une « école de la négociation » pour les patrons et les salariés. Il ne s'agissait pas d'éluider leurs conflits d'intérêts mais de rapprocher leurs conceptions du dialogue. Information, formation, élaboration de kits méthodologiques et d'outils « d'autodiagnostic social »... les idées et les réalisations n'ont pas manqué. Résultats : une amélioration du climat dans les entreprises, une plus grande attention de leurs dirigeants au social, la possibilité pour les salariés de s'exprimer et de mieux défendre leurs droits.

Deux responsables du réseau présentent leur démarche, les réflexions qui l'ont accompagnée et des cas d'entreprises. Ils formulent aussi des préconisations pour qu'un dialogue social puisse vraiment s'engager dans les PME. Vu l'absence criante de syndicats qui caractérisent celles-ci, on se dit qu'il faudrait implanter des écoles de la négociation un peu partout en France.

PME et dialogue social  
Maëva Sandeau et Henri Lasserre,  
Chronique sociale (7, rue du Plat,  
69002 Lyon; tél.: 04 78 37 22 12),  
232 pages, 19,50 €.



A lire aussi

Les réflexions sur les voies qui mènent à la justice sociale ont certainement un bel avenir devant elles. Spécialiste américaine en sciences politiques, Nancy Fraser y apporte sa pierre. Elle insiste sur la montée de revendications réclamant une reconnaissance identitaire (de minorités, de groupes, d'ethnies...) à côté de celles, plus classiques, qui portent sur une redistribution économique pour corriger les inégalités. Elle indique des pistes vers la combinaison, selon elle nécessaire, de ces deux types de demandes. Son apport est utile dans une société de type culturel.

Qu'est-ce que la justice sociale? Nancy Fraser (trad. D'Estelle Ferrarese), La Découverte, 180 pages, 20 €.

Une fois de plus, le sociologue Serge Pauzang nous parle de la pauvreté. Pour nous rappeler les façons dont la voyaient Tocqueville, Marx et Simmel. Pour nous en définir les différents types. Et surtout pour nous indiquer qu'elle n'est pas considérée ni vécue de la même façon dans le nord et dans le sud de l'Europe. Ses représentations sociales et le sens qu'elle prend pour les individus diffèrent d'un pays à l'autre. Ainsi, c'est en France que les chômeurs pauvres sont le moins intégrés dans des réseaux de sociabilité informelle (contacts amicaux). A lire pour s'éclaircir les idées.

Les Formes élémentaires de la pauvreté Serge Pauzang, Presses universitaires de France, 288 pages, 25 €.

Managers autocrates et entrepreneurs peu à l'écoute de leurs salariés ne

La vie romancée des Assedic

Robert vient de divorcer et doit se débrouiller pour assurer la garde alternée de ses deux filles. Il doit aussi supporter l'évolution du fonctionnement de l'Assedic de Paris où il travaille depuis vingt ans et où les luttes de pouvoir font rage. Avec la précision et l'efficacité d'écriture qu'on lui connaît, Emmanuelle Heidsieck, journaliste au Monde Initiatives, a fait de Robert le héros - malheureux - d'un roman branché sur le social. Elle y entrelace les aléas de l'existence quotidienne et de la vie en collectif de travail, avec, en toile de fond, la modification des rapports entre l'Unedic et les chômeurs (une « approche clients ») que - visiblement - elle réprouve. Quel sera finalement le sort de Robert? A vous, chers lecteurs, de découvrir l'épilogue de l'histoire après être passés chez votre libraire.

Notre aimable cliente Emmanuelle Heidsieck, Denoël, 114 pages, 14 €.

son pas rares. Ce texte nous décrit leurs pratiques en détail. Il plaide pour des comportements plus démocratiques, pour une « attention systématique à la dignité humaine » et en donne des exemples, en particulier dans l'économie sociale et solidaire. Une démonstration convaincante.

Ressources humaines Jean-Luc Foucher, Bouvin Editeur, 272 pages, 21 €.

Une équipe de sociologues a mené des enquêtes sur l'évolution de la composante « temps » dans l'organisation du travail. Et cela dans divers secteurs d'activité : construction automobile, abattoirs, services financiers, caisses d'allocation familiales, hôpital... La contrainte temporelle y est de plus en plus présente, même quand elle se traduit par une réduction de l'amplitude horaire comme dans le transport routier. Ces visions - très fines - du fonctionnement des entreprises sont d'un grand intérêt.

Le Travail nous est comploté. La construction des normes temporelles du travail Dirigé par Danièle Linhart et Aimée Moulet, Recherches-La Découverte, 384 pages, 28 €.

Ces dernières années, le thème du maintien des « seniors » dans l'entreprise a peu à peu progressé. La Diversité des âges, rédigé par vingt-deux experts, fait opportunément le point sur la question sous ses différents angles, donne des exemples de pratiques d'entreprises et trace des voies pour l'avenir. De son côté, Eléonore Marbot analyse les conséquences du baby-boom et de la notion de vieillissement. Elle insiste sur la responsabilité du manager dans l'action pour faire sauter les « barrières de l'âge ». Et il y a encore pas mal d'efforts à faire pour que ces barrières ne s'abaissent pas brutalement si on se réfère au témoignage douloureux de Mariannick Téruint-Hauville, dont le mari, ingénieur, a été licencié à 53 ans.

La Diversité des âges Coordonné par Nicole Raoult et Bernard Quintreau, Editions Liaisons, 352 pages, 35 €.

Le DRH face au choc démographique Eléonore Marbot, Editions d'Organisation, 264 pages, 25 €.

Itinéraire d'un cadre « jetable » Mariannick Téruint-Hauville, Editions Amalthée (Nantes); tél.: 02 97 55 49 05 ou 02 40 75 60 78, 62 pages, 10 €.

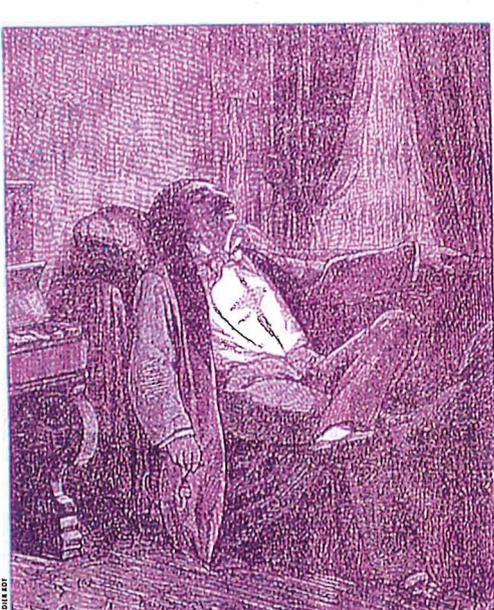
Les Robins des bois de l'énergie Sophie Bérout, Le Cherche Midi, 192 pages, 10 €.

Dans un article publié dans Gil Blas du 16 novembre 1913, le journaliste et écrivain Léon Werth se demandait si les petites villes de province avaient « des âmes? Des âmes véritables? » C'est moins à leur architecture ou au dessin de leurs rues qu'il pensait qu'à la sociologie de leurs habitants: « [Les petites villes] subissent le sort misérable des petites bourgeois qui ne sont ni des ouvriers ni des dirigeants. La petite ville ignore le tumulte et l'énigme des grandes villes. On dirait qu'en elle rien ne germe mais tout croûtit. »

Difficilement définissable et souvent mot commode pour rhétoriques simplistes, la bourgeoisie a toujours inspiré les historiens. Adeline Daumard, à la fin des années 1980, s'était lancée dans l'étude d'un « groupe social » qui avait, depuis 1815, été aux commandes de la vie nationale. Entre substantif et adjectif, le terme de bourgeois, doté d'une riche iconographie, a connu diverses définitions. Le Larousse, au XIX<sup>e</sup> siècle, opte pour une version prudente: « Une classe intermédiaire entre les nobles et les ouvriers. » Le Robert, plus récemment, rappelle le sens politique de la bourgeoisie - « classe dominante en régime capitaliste, qui possède les moyens de production » - et lui donnait une composition somme toute assez évidente: « Ensemble des bourgeois, la petite, la moyenne et la grande bourgeoisie. »

Aujourd'hui, on notera que la bourgeoisie n'apparaît pas dans la nomenclature de l'Insee. L'historien américain Peter Gay s'est, à son tour, attelé à la tâche, moins pour la définir économiquement que pour tenter de la cerner culturellement en suivant les pas d'Arthur Schnitzler, à qui sa famille reprochait de ne pas respecter « l'évangile du travail ». « La métaphore religieuse s'impose, écrit Peter Gay, pour les idéologues de la classe moyenne, l'idéal du travail, plus qu'une application constante à sa tâche, était un impératif éthique, un principe auquel un bon bourgeois se devait de souscrire. Il impliquait d'agir honnêtement avec les employeurs, les clients et les concurrents, de savoir se maîtriser, de se dévouer corps et âme à la famille, et de respecter scrupuleusement ses devoirs. Le travail purifiait l'âme (...). Gagner sa vie à la sueur de son front - au sens figuré pour les bourgeois, naturellement - était peut-être aussi salvateur que la prière. » Autant de qualité que le jeune Schnitzler ne semble pas cumuler, lui qui aspire surtout à une vie d'écrivain, certes studieuse mais moralement plus souple.

Un précepte bourgeois du travail que brocardait en tout cas l'écrivain Jérôme K. Jérôme avec le sens de l'humour qui le caractérisait: « J'aime le travail; il me fascine. Je peux rester assis des heures à le contempler. » Travail, donc, mais aussi les qualités qui en découlent: tempérance et épargne. C'est d'ailleurs sur ces dernières que bon nombre d'opposants à la bourgeoisie se sont fait les dents et ont éreinté contre cette Gorgone politique. La presse caricaturiste comme L'Assiette au beurre, dans les années précédant la Première Guerre mondiale, aimait à figurer la République sous les traits d'une Marianne enrobée et avachie, contente d'elle-même et ayant perdu toute forme d'ambition pour se contenter d'être la rentière des libertés publiques, sans penser à la question sociale. Ce n'était que l'aboutissement de toute une série d'observations déjà consignées, non seulement par les politiques, mais aussi par certains publicistes qui prenaient un plaisir non dissimulé à consigner les attitudes bourgeoises. L'un d'eux, Charles Bigot, en 1887, dans un



Pour Montéhus, le bourgeois « a les mains blanches (...), ça sent la paresse, c'est mou, c'est gnan-gnan, voilà c'qu'on appelle des mains de feignant! »

livre intitulé Les Classes dirigeantes, résumait ainsi la pensée politique du bourgeois parvenu sous la Troisième République: « Il se peut que le monde actuel soit médiocre, imparfait, injuste

« J'appelle bourgeois de chez nous un Français qui ne doit pas ses ressources au travail de ses mains; dont les revenus (...) lui permettent une aisance de moyens (...); dont l'instruction (...) dépasse la norme de culture tout à fait commune. »

même. Ce n'est pas moi qui l'ai fait, et, s'il est mauvais, je m'en lave les mains. Parlons de moi seul. Ma fortune, que je l'ai gagnée moi-même ou que d'autres l'ont gagnée pour moi, ne doit rien à personne. (...) Si j'étais pauvre, je travaillerais, je me résignerais. Je suis riche, je me repose et je jouis de ma richesse. (...) La propriété est le droit d'user et d'abuser; j'use et j'abuse, nul n'y a rien à voir. »

Des auteurs comme Octave Mirbeau, Maupassant, Zola, Balzac ne cessent de fustiger ce comportement. D'autres, comme Paul Bourget ou Henry Bordeaux ne cessent de défendre les valeurs cardinales de la bourgeoisie et de vitupérer contre tout ce qui est susceptible d'y porter atteinte. On crut souvent la bourgeoisie en danger: lors des révolutions de gauche au caractère trop ouvrier, voire même lors de celles qui se réclamèrent de l'extrême droite comme le fascisme italien. Belle pirouette que celui-ci présenta. Le fascisme italien, qui se présentait comme une révolution politique et quasi anthropologique, visait à transformer le peuple italien et à créer de nouvelles générations, plus audacieuses, plus fortes, capables d'oser, de se lancer dans l'action. Une transformation qui supposait une rupture préalable avec les classes dirigeantes traditionnelles bourgeoises, jugées trop crah-

tives pour se lancer dans les guerres de conquête et, surtout, berceau trop longtemps vénéré d'une forme de culture décadente et molle. Exception était faite, toutefois, pour le rôle assigné à la femme fasciste dont les qualités devaient curieusement ressembler à celles demandées aux bourgeois: être mère, épouse, fée du foyer et docile pilier de la famille. On sait finalement ce qu'il advint: le fascisme renoua rapidement avec la classe qu'elle avait attaquée à ses débuts.

Dans un livre d'une lucidité magistrale, L'Étrange Défaite 2, écrit en 1940 et publié après sa mort (il fut fusillé par les Allemands en 1944), l'historien Marc Bloch, analysant l'état de la France, revenait sur la crise de la bourgeoisie dans les années 1930 et, en creux, soulignait le comportement qu'elle avait tenu vis-à-vis du monde ouvrier: « Il m'est arrivé, çà et là, de prononcer le nom de bourgeoisie. Non sans scrupule. Ces mots, à la fois usés par le temps et sujets à de perpétuelles déviations de sens, encombrant la nomenclature, encore tatouante, des sciences humaines, ils enferment, dans des contours trop flous, des réalités trop complexes. Forcé est bien, cependant, jusqu'à nouvel ordre, d'user du seul vocabulaire qu'un langage imparfait mette à votre disposition. A condition d'en définir les termes. (...) J'appelle donc bourgeois de chez nous un Français qui ne doit pas ses ressources au travail de ses mains; dont les revenus, quelle qu'en soit l'origine, comme la très variable ampleur, lui permettent une aisance de moyens et lui procurent une sécurité, dans ce niveau, très supérieure aux hasardeuses possibilités du salaire ouvrier; dont l'instruction, tantôt reçue dès l'enfance, si la famille est d'établissement ancien, tantôt acquise qu'à cours d'une ascension sociale exceptionnelle, dépasse par sa richesse, sa tonalité ou ses prétentions, la norme de culture tout à fait commune; qui enfin se sent ou se croit appartenir à une classe vouée à tenir dans la nation un rôle directeur et par mille détails, du costume, de la langue, de la bienséance, marque, plus ou moins instinctivement, son attachement à cette originalité du groupe et à ce prestige collectif. »

Les difficultés économiques avaient sapé « la quiette stabilité des fortunes » du bourgeois et celui-ci s'étonna de certaines évolutions intervenues dans d'autres groupes sociaux: « On le vit s'indigner que le manœuvre trouvât le loisir d'aller au cinéma, tout comme le patron! L'esprit des classes ouvrières, que leur longue insécurité avait accoutumée à vivre sans beaucoup de souci du lendemain, heurtait son respect inné de l'épargne. Dans ces foules au ping-pong, exigeantes, un peu hargneuses et dont la violence traduisait une grande candeur, les plus charitables gémissaient de chercher désormais en vain le « bon pauvre » déferé des romans de M<sup>me</sup> de Ségur. » De l'Histoire? Sans doute, mais tellement vivante. En 2000, deux sociologues concluaient qu'« aucun groupe social ne présente à ce degré d'unité, conscience de soi et mobilisation » 3. Le capital économique s'accompagne toujours d'un capital social, culturel et symbolique. Autant de caractéristiques notées un siècle et demi plus tôt.

Gilles Heurdt  
1. Peter Gay, Une culture bourgeoise (1815-1914), éd. Autrement, coll. Mémoires, 376 p., 22 €.  
2. Marc Bloch, L'Étrange Défaite, éd. Gallimard, coll. Folio histoire, 328 p., 9,93 €.  
3. Michel et Monique Finçon-Charlot, Sociologie de la bourgeoisie, éd. La Découverte, coll. Repères, 120 p., 7,55 €.

19-20-21 AVRIL

**le bon goût**

1<sup>er</sup> SALON DE LA RESTAURATION COLLECTIVE D'ENTREPRISE

**ESPACE TÊTE D'OR**  
CENTRE DE CONGRÈS  
103 bis de Stalingrad  
69 100 Villeurbanne  
Lyon

La gestion des restaurants d'entreprise

**Le contenu des assiettes, ça nous intéresse!**

**2500 VISITEURS**  
REPRÉSENTANTS DES COMITÉS D'ENTREPRISE ET DES ORGANISMES SALARIAUX DES FONCTIONS PUBLIQUES

Daniel Urbain